

La culture catholique et les sciences positives¹

Par M. le chanoine G. LEMAITRE,

Professeur a l'Université de Louvain.

[1] La plus haute des activités humaines est la recherche de la vérité. C'est la raison qui nous distingue de l'animal et noter² activité spécifique est de saisir la vérité sous toutes ses formes.

[2] La vérité surnaturelle a été mise à notre portée par le Christ et son Eglise. Nous n'aurions jamais pu l'atteindre par nous-mêmes et il a fallu qu'Elle descende vers nous. La vérité naturelle, au contraire, est immédiatement proportionnée à la puissance de notre nature intelligente. C'est la tâche de l'humanité de comprendre et d'apprécier elle-même la création qui l'entoure et dont elle fait partie, d'y découvrir un reflet de l'intelligence divine en s'émerveillant de se voir entourée de matière intelligible.

[3] Si la science est la plus haute des activités humaines, elle n'en est pourtant pas la plus essentielle et elle n'a généralement pas dans les préoccupations des hommes la place éminente qui lui revient en droit. L'homme est aussi un animal, et les exigences impérieuses de sa nature corporelle absorbent souvent son activité. Et l'homme est aussi enfant de Dieu, et l'épanouissement en lui de la grâce divine n'a rien à voir avec le degré de développement de son intelligence.

[4] Le recherche scientifique reste l'œuvre d'une élite qui a été exemptée des préoccupations ordinaires du pain quotidien, qui a laborieusement acquis une formation spécialisée, et met en œuvre un capital énorme rassemblé par d'autres et utilisé par elle dans les laboratoires, observatoires, etc. pour réaliser, dans la collectivité humaine, la fin propre de l'humanité : la conquête de la vérité.

¹ This is the French original text (each paragraph is numbered on the left margin; the numbers in brackets within the text correspond to the original pagination) published in: Lemaître, G. 'La culture catholique et les sciences positives'. This lecture was delivered in September 10th, 1936, at the 6th Catholique Congress, Malines, and was published in: *Actes du VI^e congrès catholique de Malines*, vol. 5, *Culture intellectuelle et sens chrétien*, Bruxelles, A.S.B.L., pp. 65-70.

² Mistake in the original, it should be 'notre'.

[5] Ces principes sont parfois perdus de vue, soit par exagération lorsqu'on représente la Science comme la seule chose qui [66] compte, soit à l'autre extrême, dans une vue plus juste des valeurs humaines, lorsqu'on manque pourtant à l'estime que l'on doit à l'activité scientifique.

[6] Ces principes dominent les rapports qui doivent exister entre la Science et la Religion, et il nous faut en examiner les conséquences.

[7] Beaucoup d'hommes loyaux sont écartés de l'Eglise parce qu'ils s'imaginent qu'elle méprise la recherche de la vérité naturelle, et que l'enseignement qu'elle dispense leur paraît manquer d'enthousiasme dans l'exposé des éléments des sciences.

[8] Il est indispensable que la beauté des résultats obtenus par les sciences, mathématiques, physiques, botaniques, etc. soit mise en pleine lumière. Cela constitue un élément essentiel de l'humanisme que professent nos collègues. Il faut se garder soigneusement, lorsque l'on souligne les limitations de la science d'aujourd'hui, d'impliquer une idée de défiance ou de mépris; il faut tempérer la critique nécessaire par l'espoir des progrès attendus, semblables à eux d'hier, et qui élargiront demain les horizons.

[9] Peut-être les théologiens ont-ils eux-mêmes quelque responsabilité dans le malentendu qui oppose science et foi. Lorsqu'une apparence de conflit surgit entre un point traditionnel de l'enseignement de la religion et une hypothèse nouvelle qui commence à s'étayer sur des faits, ils ont trop facilement tendance à attendre jusqu'au dernier moment que l'hypothèse soit définitivement prouvée. Ils feraient travail beaucoup plus utile en mettant prudemment à l'étude les points de doctrine qui paraissent donner lieu à conflit et en s'efforçant d'y distinguer, sous la garantie de l'autorité responsable, ce qui est absolument certifié par la révélation. En tout cas, leur courtoisie intelligente sera très appréciée des milieux scientifiques et constituera une apologétique du meilleur aloi.

[10] Enfin et surtout, il faut soigneusement se garder de tomber dans le piège que nous tendent des vulgarisateurs de deuxième ou de troisième ordre, qui attaquent la religion au nom de ce qu'ils ont cru comprendre³ de la science.- Ces gens sont de véritables agents provocateurs, et ils auraient réussi leur coup si nous les prenions pour des représentants autorisés de la Science et leur répondions en montrant du mépris ou de l'hostilité pour elle.

³ Mistake in the original, it should be 'comprendre'.

[11] L'estime de l'Eglise pour la Science s'est manifestée au cours des âges par l'organisation des Universités et des Collèges. Une institution multiséculaire comme notre glorieuse Université de Louvain est un témoignage vivant de la sollicitude de l'Eglise d'hier et d'aujourd'hui pour la recherche scientifique; et si plusieurs des centres scientifiques établis jadis par l'Eglise dans toute la chrétienté se sont émancipés au cours des âges et se sont même parfois retournés contre elle, ils ne peuvent sans doute oublier complètement leur origine ecclésiastique.

[12] L'Eglise ne prétend pas au monopole de l'enseignement scientifique; il ne lui déplait pas de voir une activité naturelle se poursuivre à côté d'elle. Elle veut loyalement dans la mesure de ses ressources apporter sa contribution à la tâche commune de l'humanité. Il n'importe pas qu'elle fasse tout ou même qu'elle fasse beaucoup, il suffit que ce qu'elle entreprend, elle le fasse bien.

[13] L'honneur de l'Eglise repose en ce domaine sur la capacité des professeurs qu'elle emploie. L'enseignement catholique doit rester à la hauteur de tout autre enseignement scientifique et rien ne doit être négligé dans la formation technique des maîtres ou le renouvellement du matériel pédagogique pour que nous nous maintenions à l'avant-garde de tout progrès. Aucune difficulté matérielle ne pourrait être une excuse valable : ce qu'on est capable de faire, on doit être capable de le bien faire.

[14] La fierté de ce qui a été réalisé malgré des difficultés bien grandes et au prix d'une abnégation admirable de ceux qui doivent tenir le coup dans des situations parfois bien dures, la conscience de la valeur de notre enseignement tel qu'il est, ne peut nous fermer les yeux sur les progrès qui pourraient être réalisés pour en rendre le fonctionnement plus aisé et plus efficace.

[15] Je ne songe naturellement pas à entreprendre une critique de notre enseignement, je n'ai pour cela ni la compétence ni l'autorité nécessaire. Il n'est pourtant peut-être pas inutile, en restant dans la sphère sereine des principes, d'examiner théoriquement ce qui semble désirable, en sachant bien que l'idéal doit, dans l'application, s'adapter à de multiples nécessités.

[16] Quelle doit être la formation technique des prêtres sur qui repose principalement l'enseignement de nos collèges? Il serait simpliste de dire qu'ils doivent avoir fait les mêmes études que des laïcs enseignant les mêmes matières. Ce serait ignorer les six années d'études philosophiques et théologiques qui, sans les préparer directement à un enseignement spécial, leur ont tout de même donné une formation presque universitaire. Il faut pourtant qu'ils sachent ce qu'ils doivent enseigner, ou du moins qu'ils soient suffisamment préparés à l'apprendre et, dans ce cas, qu'ils disposent du temps nécessaire.

[17] La situation sera très différente suivant que les matières à enseigner s'éloignent plus ou moins de la formation reçue au séminaire. Elle sera pourtant toujours difficile pour le jeune professeur, qui doit apprendre en même temps qu'il enseigne.

[18] Sans doute, le supérieur veillera-t-il à ne pas le charger prématurément de corvées qui épuiserait le reste de ses forces ; la charité de confrères plus entraînés les inspirera à le décharger dans une certaine mesure. Le plus grand danger viendra de l'ardeur de la jeunesse, qui trop facilement l'amènera à abuser de ses forces et à briser prématurément sa santé.

[19] Pour des matières techniques, physique, chimie, mathématiques, il semble qu'une formation spéciale demeure indispensable.

[20] Il ne suffit d'ailleurs pas que le professeur connaisse ce qu'il enseigne; il faut encore qu'il sache à quoi il prépare l'élève. Cette exigence pourrait être satisfaite dans une certaine mesure si, contrairement à l'usage trop fréquent, le professeur qui change de classe descendait de classe au lieu de monter; un médiocre professeur de seconde pourrait devenir un excellent professeur de troisième puisqu'il aurait tout de même une idée assez précise de ce qu'on attendra l'année suivante de ses élèves. Il semble bien d'ailleurs que les classes inférieures, demandant plus d'expérience pédagogique que les classes supérieures, devraient être confiées à des professeurs plus âgés. Inversement, l'enseignement primaire n'est pas une préparation à l'enseignement moyen ni l'enseignement moyen, à l'enseignement universitaire.

[21] Enfin et surtout, le rôle du professeur (et surtout du professeur chargé d'un enseignement proprement scientifique) n'est pas tant de faire pénétrer dans les esprits quelques notions techniques; c'est surtout d'éveiller chez les élèves l'intérêt pour la science, l'estime et même l'enthousiasme pour les découvertes de l'esprit humain; et c'est aussi, chez quelques-uns, d'éveiller le désir d'en savoir davantage, de prendre un jour leur place à l'avant-garde, non plus pour apprendre mais pour faire de la science. Comment cela pourra-t-il se faire si le professeur n'a pas fait des études universitaires? Comment pourra-t-il vraiment préparer l'élève à des études universitaires qu'il n'a pas faites? L'idéal, et il faut espérer qu'il sera de plus en plus une réalité, c'est bien que tout professeur soit licencié ou docteur de la branche qu'il enseigne.

[22] Il ne suffit pas que la science soit enseignée, il faut encore qu'elle soit faite et il importe à l'honneur de l'Eglise que ses [69] fidèles prennent une part honorable au développement de la science d'aujourd'hui.

[23] Un institut d'éducation supérieure comme notre Université catholique manquerait à ce qu'on est en droit d'attendre d'elle si, oublieuse de ses glorieuses traditions, elle se contentait d'enseigner la science qui se fait ailleurs, sans apporter sa

contribution à l'œuvre commune. Son enseignement lui-même cesserait bien vite d'être vivant s'il n'était soutenu par le dynamisme de la recherche scientifique; il manquerait son but principal, qui est d'orienter les plus aptes vers des questions actuelles d'une importance réelle et de leur apprendre la discipline sévère de l'esprit qui évitera à leur jeune enthousiasme de s'émietter en de vaines spéculations ou des passe-temps insignifiants.

[24] Recherche et enseignement se complètent l'une l'autre. L'enseignement empêche le chercheur de s'enfermer dans son problème, le force à étendre ses connaissances et à préciser ses idées. Sans les recherches personnelles, le professeur serait bien vite incapable de comprendre et d'apprécier les recherches des autres qu'il doit s'assimiler et rendre accessibles à ses élèves.

[25] Comment le chercheur chrétien doit-il harmoniser en lui ses convictions religieuses et les exigences techniques de la discipline scientifique qu'il a embrassée? Il semble qu'ici, comme en tant d'autres sujets, il doit se tenir à égale distance de deux attitudes extrêmes, l'une qui lui ferait considérer les deux aspects de sa vie comme deux compartiments soigneusement isolés d'où il tirerait alternativement suivant les circonstances sa science ou sa foi, l'autre qui lui ferait mélanger et confondre inconsidérément et irrévéremment ce qui doit demeurer distinct.

[26] Le chercheur chrétien doit maîtriser et appliquer avec sagacité la technique spéciale propre à son problème. Ses moyens d'investigation sont les mêmes que ceux de son collègue incroyant. Sa liberté d'esprit est la même aussi, si du moins l'idée qu'il se fait des vérités religieuses est à la hauteur de sa formation scientifique. Il sait que tout ce qui a été fait a été fait par Dieu, mais il sait aussi que nulle part Dieu ne s'est substitué à sa créature. L'activité divine omniprésente est partout essentiellement cachée. Il ne pourra jamais être question de réduire l'Être suprême au rang d'une hypothèse scientifique. La révélation divine ne nous a pas enseigné ce que nous étions capables de découvrir par nous-mêmes, lorsque du moins ces vérités naturelles n'étaient pas essentielles à la compréhension de la vérité surnaturelle. Le chercheur chrétien va donc librement de l'avant avec l'assurance que de [70] sa recherche ne peut surgir aucun conflit réel avec sa foi.

[27] Peut-être a-t-il même un certain avantage sur son collègue incroyant. Tous deux s'efforcent à déchiffrer le palimpseste multiplement imbriqué de la nature où les traces des diverses étapes de la longue évolution du monde se sont recouvertes et confondues. Le croyant a peut-être l'avantage de savoir que l'énigme a une solution, que l'écriture sous-jacente est en fin de compte l'œuvre d'un être intelligent, donc que le problème posé par la nature a été posé pour être résolu et que sa difficulté est sans doute proportionnée à la capacité présente ou à venir de l'humanité. Cela ne lui donnera peut-être pas de nouvelles ressources dans son investigation, mais cela contribuera à l'entretenir dans ce sain optimisme sans lequel un effort soutenu ne peut se maintenir longtemps.

[28] En un certain sens, le chercheur fait abstraction de sa foi dans sa recherche, non pas parce que sa foi pourrait l'encombrer, mais parce qu'elle n'a directement rien à faire avec son activité scientifique. Ainsi, un chrétien ne se comporte pas différemment d'un incroyant lorsqu'il s'agit de marcher, de courir ou de nager.

[29] Mais le chercheur chrétien sait que sa foi surnaturalise ses plus hautes comme ses plus intimes activités! Il reste enfant de Dieu lorsqu'il met l'œil à son microscope et, dans sa prière du matin, c'est tout son activité qu'il place sous la protection de son Père des Cieux. Lorsqu'il pense aux vérités de la foi, il sait que ses connaissances sur les microbes, les atomes ou les soleils ne lui seront ni un secours ni une gêne pour adhérer à la lumière inaccessible et qu'il lui restera, comme à tout homme, à tâcher de se faire un cœur de petit enfant pour entrer dans le Royaume des Cieux.

[30] Ainsi Foi et Raison, sans mélange inconvenant ni conflit imaginaire, s'unissent dans l'unité de l'activité humaine.